

souffle doux et léger des zéphirs, de m'exposer même aux brûlants aiguillons des marionzouins que de me faire rôtir entre quatre murs, de me faire suer de m'écriter pour d'ingrats lecteurs et d'ingrates lectrices.

MON VOYAGE A LA LUNE.

CONTINUATION.

Je suis persuadé que vous commencez à vous fatiguer de revoir encore cet éternel titre "mon voyage à la lune." Cela ne m'étonnerait point du tout si je juge de vous par moi ; mais je vous prie d'avoir un peu d'indulgence et de m'excuser car j'ai négligé parfois notre vile terre pour me rapprocher un peu du ciel. Il est si dangereux maintenant de parler des choses de ce monde que je me vois forcé de m'occuper presque exclusivement des habitants des astres. Je n'ose plus rien dire à présent ; on est si susceptible que l'on trouve des allusions dans tout. Si je parle des polonais les canadiens prennent cela pour eux ; si je parle des Arabes les avocats s'y voient désignés si ; je parle du Grand Turc le gouverneur s'en fâche ; si j'accuse des charlatans, le corps doctoral en devient bilieux ; si je ris d'un âne Mr. Rob. Symes veut absolument que ce soit son emblème ; si je hasarde une petite sortie contre des corsaires, les marchands se croient outragés ; si je conseille l'abolition de l'esclavage, le conseil Exécutif veut que je suggère sa dissolution ; si je parle des honnêtes gens la police s' imagine que je me moque d'elle . . . enfin il n'y a que cet amour de Conseil Spécial qui veuille permettre qu'on nomme les choses par leur nom, qu'on appelle un chat un chat et le conseil un dindon. Il ne me serait donc permis de parler librement que du Conseil Spécial ; or comme ce sujet tout spécialement étroit est fort peu fait pour inspirer rien de spirituel je me dispenserai d'en assommer mes lecteurs ; c'est bien assez vraiment que le pays soit journellement abasourdi de ses ordonnances sans que je me mette encore de la partie et que je vienne augmenter ses douleurs en allant fouiller dans cette hideuse plaie. On conçoit qu'avec une liberté de la presse aussi limitée la seule ressource d'un littérateur est de déployer ses ailes, de s'envoler vers les astres et les régions éliérées plutôt que de gémir plus long-tems sur une terre préjugée où pour plaire et vivre il faut ramper, ramper bien bas, et lécher l'argot de ceux qui se croient grands parcequ'ils se le font dire souvent, qui ont le droit dans le fourreau du sabre et le coeur au fond de leur gousset.

Voilà pourquoi dégoûté que je suis d'un monde aussi pervers et aussi garotté que le notre, tu me verras, bon public, errer autour de la lune toutes les fois que rien de récréatif ne me retiendra ici-bas.

On se rappellera donc que j'étais encore, dans mon dernier numéro, en conversation intime avec la jeune personne qui s'était si complaisamment offerte pour me servir de guide. On trouvera peut-être que l'entretien a déjà duré un peu long-temps ; mais il n'y a rien là d'étonnant ; une femme qui parle à un jeune philosophe qui écoute, voilà, je crois, le mouvement le plus perpétuel qui se découvrira jamais.

J'étais donc auprès de ma spirituelle beauté que désormais je désignerai par son nom de Bavardine, nom qu'elle s'est ingénument donné elle-même. Le jour commençait à tirer à sa fin. Nous nous disposions à porter ailleurs nos pas, lorsque